



LES SERMONS DE
C.H. SPURGEON

RETENIR LE BLÉ



MESSAGES INTEMPORELS DU
PRINCE DES PRÉDICATEURS

RETENIR LE BLÉ

Sermon prêché le dimanche matin du 30 juillet 1965,
au Metropolitan Tabernacle, Newington

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



Table des matières

1. Celui qui retient le pain de vie	4
2. La bénédiction de ceux qui rompent le pain de vie	10
3. Ouvrir le grenier du pain de vie	12

Retenir le blé

« Celui qui retient le blé, le peuple le maudit ; mais la bénédiction sera sur la tête de celui qui le vend » (Pr 11.26).

Si j'osais, je prêcherais toujours sur les promesses consolantes et les doctrines gracieuses de la Parole de Dieu. Je trouve extrêmement agréable et facile de dissenter sur ces thèmes de la révélation qui abondent en douceur, et sont pleins de saveur et de préciosité pour l'enfant de Dieu. J'ai dit « Si j'osais », et vous me demanderez pourquoi je n'ose pas ? La réponse est que j'ai la conviction solennelle dans mon esprit que, si je veux être pur du sang de tous les hommes, je dois m'efforcer de rendre mon champ de ministère aussi large que le champ de la révélation, et je ne dois pas hésiter à annoncer tout le conseil de Dieu. Je me sens obligé d'aller, non pas là où mes désirs me conduiraient, mais là où la Sainte Écriture a tracé un chemin pour mes pieds.

Il y a certains textes dans les Écritures qui sont très rarement prêchés, parce qu'on pense qu'il y a peu d'Évangile en eux, et que les gens, lorsqu'ils rentrent chez eux, se diront les uns aux autres « Eh bien, je n'ai pas été nourri ce matin ». Ceux qui cherchent à plaire aux hommes peuvent bien être timides sur de tels sujets. Mais je soutiens que, puisque Dieu dans sa sagesse a placé ces passages dans la Bible, il a eu l'intention que ses serviteurs, les prédicateurs de la Parole, les expliquent. Nous ne devons pas prêcher seulement à partir de sélections de l'Écriture, mais à partir de tout le Volume Sacré, car « Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre » (2 Ti 3.16-17).

Je confesse librement que je ne sais pas pourquoi j'ai choisi ce texte ce matin, si ce n'est qu'il m'a hanté et pourchassé jusqu'à ce que je ne puisse m'empêcher de prêcher dessus. Il semble s'imposer à moi, et se frayer un chemin dans mon âme comme une balle de fusil. Je l'ai examiné encore et encore, et je ne pouvais pas en faire grand-chose, jusqu'à ce que je me livre à lui, disant en moi-même « Si le Seigneur a quelque chose à dire au peuple par ma bouche, le voici — qu'il l'utilise ».

S'il y avait parmi nos amis des campagnes, ou nos concitoyens marchands de blé, quelqu'un qui ce matin se sente en quelque manière touché par le texte, je ne peux rien y faire ; voici le message de mon Maître pour eux, et je ne peux que le délivrer avec les meilleures intentions, espérant que ceux chez qui il trouvera écho en seront profitables. Il sera cependant bientôt évident pour vous que le verset placé devant nous contient,

outre son premier sens, un poids d'enseignement spirituel très important auquel nous ferons bien de prêter attention.

Le texte, tel qu'il se présente, concerne clairement les propriétaires de blé et ceux qui en font commerce. Du temps de Salomon, il y avait très fréquemment des famines. La communication entre une nation et une autre était si extrêmement difficile que le transport du blé en grandes quantités n'était pas tenté ; et donc, si une récolte échouait dans un district, la pénurie dans ce voisinage n'était pas compensée par l'abondance dans un autre, et de terribles famines régnaient. Certaines personnes en ces jours-là non seulement emmagasinaient tout le blé qui poussait sur leurs propres champs, mais en achetaient autant qu'elles pouvaient à d'autres, afin d'élever le marché au-dessus de son niveau naturel. Cela, dans les circonstances, était un très grand affront envers Dieu, car au lieu de porter leur part dans ses jugements, ces hommes s'enrichissaient par la pauvreté de leurs voisins affamés.

Il y a eu de telles personnes depuis le temps de Salomon, et bien que le système actuel de libre-échange ait presque mis fin à cela, il ne fait aucun doute que certains voudraient encore retenir leur blé, même à prix de famine, s'ils pouvaient en augmenter le prix davantage. Comment l'Écriture traite-t-elle cette forme particulière d'avarice commerciale ?

Je ne peux qu'admirer la merveilleuse réserve de la Sainte Écriture, car comme M. Arnot l'observe judicieusement « dans cette brève maxime, aucune règle arbitraire n'est imposée au possesseur de blé, disant qu'il doit le vendre à une période précise et à un prix fixé ; et pourtant les affamés ne sont pas laissés sans une loi protectrice. La protection des faibles n'est pas confiée à de petites régulations policières, mais à de grands arrangements providentiels auto-ajustés. Le double fait est enregistré avec une clarté particulière : celui qui en temps de pénurie retient son blé pour s'enrichir est haï du peuple, et celui qui le vend librement est aimé. C'est tout. Il n'y a pas d'autre législation sur le sujet ».

Notre sagesse étroite aurait souhaité une loi définie, quelque chose comme un tarif glissant, mais le grand Souverain du ciel et de la terre ne tombe dans aucune telle erreur. Les lois qui interfèrent entre acheteur et vendeur, maître et ouvrier, sous quelque forme que ce soit, sont des erreurs grossières et des nuisances. Parlements et princes se sont accrochés à l'absurdité vieillie de la régulation des prix, mais le Saint-Esprit ne fait rien de tel. Toutes les tentatives des hommes pour contrôler le prix du pain et du blé sont de la pure folie, comme l'histoire de la France peut bien le prouver. Le marché fonctionne mieux lorsqu'on le laisse libre, et donc dans notre texte il n'y a aucune loi promulguée et aucune pénalité menacée, excepté celle que la nature des choses rend inévitable. Dieu connaît l'économie politique, que les hommes la comprennent ou non, et laissant de côté la machinerie grossière des régulations policières, il place le délinquant sous une loi auto-exécutante bien plus efficace.

Le texte semble dire « Eh bien, si tu n'as pas d'amour pour ton prochain et choisis de garder ton blé, je ne fais aucune loi pour forcer tes greniers ou abattre tes meules, mais tu gagneras certainement la haine, le mépris et la malédiction du peuple parmi

lequel tu habites ».

Vous voyez, chers amis, que l'homme peut faire comme il veut concernant la vente ou non, mais il ne peut échapper à la malédiction du peuple s'il choisit d'enfermer son grain ; et d'un autre côté, s'il vend à un prix convenable, ou comme une autre traduction dit, s'il « rompt son pain », c'est-à-dire s'il le donnait à ceux qui meurent de faim s'ils ne peuvent l'acheter, il recevra des bénédictions non seulement du peuple mais du ciel lui-même.

Frères, c'est un fait, que tout homme qui observe doit avoir vu : il n'y a aucune transaction qui apporte autant de mauvaise volonté sur un homme, autant de condamnation générale, spécialement de la part des pauvres, que de retenir le blé. Le consentement commun condamne l'accapareur, et la nature humaine se révolte contre son offense. Interrogez quiconque vous rencontrez, à moins qu'il ne soit lui-même plongé dans la même boue, et il se joindra à vous pour crier contre cela. Bien sûr, il y a beaucoup de moyens de défendre l'acte, mais il n'y a aucun moyen d'échapper au fait que le peuple maudit l'auteur de cela dans son cœur.

« Eh bien », dit l'un, « c'est mon blé, je peux en faire ce que je veux ». Certes, personne n'a dit que vous ne pouviez pas ; personne n'a contesté vos droits — seulement vous êtes averti qu'en l'amassant vous êtes sûr de recevoir la malédiction du peuple. Vous ne pouvez pas changer cela ; elle vous suivra et s'accrochera à vos talons, et autant que le fait sera connu, cela fera retrousser les lèvres des hommes à votre égard et les fera ricaner s'ils sont vos égaux, tandis que les travailleurs, au fond de leur cœur, vous abhorreront. Peu importe combien vous êtes aimable envers les pauvres en d'autres choses, ou combien vous avez donné votre argent autrement, votre rétention du blé sera un mépris parmi vos ennemis et une offense pour vos meilleurs amis. Ce n'est pas toujours un mauvais signe lorsque la voix du peuple est contre un homme, mais dans ce cas l'Écriture l'approuve, et celui qui ose courir ce risque n'est pas très sage.

« Ah », dit un autre, « je ne vois pas le mal de retenir. Il y a des lois d'offre et de demande, et le prédicateur ne comprend pas l'économie politique ». Cependant, le prédicateur pense la comprendre, et même s'il ne la comprenait pas, un enfant peut saisir le texte devant lui, et c'est de cela que nous traitons maintenant.

Salomon vous dit ici que si vous voulez pratiquer l'économie politique dans le sens de la rétention, vous serez maudits pour cela, et soyez-en sûrs, vous le serez. Les faits sont têtus, et en voici un — retenir le blé attire sur moi la malédiction du peuple, et c'est ce qu'aucun chrétien ne voudrait porter.

« Mais en quoi cela regarde-t-il le prédicateur ? ». Il répond qu'il remercie Dieu de n'avoir aucune part en cela, mais il est placé pour reprendre ce que Dieu reprend, et il ne fait rien de plus qu'exposer la Parole même de Dieu sur cette matière. Que vous écoutiez ou non, voici la vérité, et puisse le Seigneur la bénir pour vous.

« Eh bien, nous ne devrions pas entendre de telles choses le dimanche ». Quoi, ne pas lire nos Bibles le dimanche — ne pas expliquer le sens d'un texte le dimanche ?

Vous ne m'auriez pas écouté un lundi, certains d'entre vous, et donc vous l'avez aujourd'hui. Ne soyez pas en colère contre le texte, mais regardez-le et lisez-le, puis ensuite choisissez ce que vous voudrez. « Celui qui retient le blé », dit Dieu, « le peuple le maudira » ; et si vous voulez avoir la mauvaise volonté et la mauvaise parole de milliers de pauvres villageois et de tous ceux qui ont des sympathies humaines, alors retenez votre blé.

Grâces à Dieu, le pire des monopolisateurs ne peut faire beaucoup de mal de nos jours, car par la providence gracieuse de Dieu qui a brisé les chaînes du commerce, nous ne sommes pas susceptibles de connaître une grande pénurie de pain dans ce pays. Si nos propres récoltes échouent, les moissons d'autres terres fournissent la nourriture aux masses. Le crime devient plus rare ; mais si certains cas survivent encore et que des hommes choisissent de suivre une voie si ruineuse, ils seront maudits pour cela, dans des murmures profonds, bien que silencieux, et dans des ricanements aussi amers que mérités.

Avec votre permission, je vais maintenant avancer au-dessus de mon texte, l'utilisant comme une échelle pour monter à une vérité plus élevée. S'il apporte une malédiction à un homme de retenir le pain qui périt, quelle lourde malédiction tombera sur celui qui retient le pain de la vie éternelle. Si le peuple maudit celui qui retient le pain qui ne soutient que le corps, quelles dénonciations flétrissantes accableront l'âme de celui qui agit fausement avec le pain de la vie éternelle ? Cela me semble être une déduction juste du texte, et c'est vers cette vérité que nous viserons ce matin. D'abord, je vais tenter de montrer les manières dont le pain de vie peut être retenu du peuple, et la malédiction qui suivra ; ensuite, je vais essayer de dépeindre la bénédiction de celui qui « le rompt », comme une autre traduction l'a, pour le peuple ; et enfin, nous conclurons en ouvrant nos propres greniers et en rompant un peu de ce pain parmi la multitude assemblée.

1. Celui qui retient le pain de vie

Premièrement, celui qui retient le pain de vie obtiendra sûrement la malédiction du peuple sur lui. Comment cela peut-il être fait ?

1. Cela peut être facilement accompli en enfermant la Parole de Dieu dans une langue inconnue, ou en la délivrant et en la prêchant dans un style tel que le peuple ne la comprenne pas. L'Église romaine, pendant de nombreuses années, garda les Saintes Écritures dans une langue inconnue, et résista à toutes les tentatives de traduire le livre de Dieu dans la langue vulgaire du peuple. Quelle malédiction Rome a eue reposant sur sa tête. Pour ceux qui connaissent l'énormité de cette méchanceté en retenant la parole de vie, il est presque impossible de penser à Rome sans invoquer le jugement sur elle. Quelles myriades d'âmes descendirent dans la fosse, périssant par manque de connaissance (Os 4.6), durant ce que l'on appelait les Âges Sombres ! Quelles effroyables imprécations ils doivent proférer même maintenant contre les papes et cardinaux et prêtres qui avaient la clé du royaume, mais n'y entraient pas eux-mêmes ni ne permettaient aux autres d'y entrer (cf. Mt 23.13) ! Ils avaient la lumière mais la cachaient dans une lanterne sombre,

et les nations furent forcées de s'asseoir dans les ténèbres d'une profonde ignorance et superstition, parce qu'ils ne voulaient pas leur donner la lumière. Assurément, le peuple maudira de tels hommes pour toujours.

Mais sont-ils les seuls coupables ? Leur crime n'est-il pas prolongé par ces ministres qui visent à se délivrer dans un style oratoire, avec des fleurs de rhétorique beaucoup trop fines pour être atteintes par le peuple commun ? Nous avons entendu parler de certains, et nous craignons d'en connaître, qui préféreraient arrondir une phrase que gagner une âme ; pour qui le premier et le dernier objectif est de délivrer des pensées raffinées dans un langage élégant et élaboré ; et, ayant ainsi fait, ayant plané bien haut sur l'aile de l'aigle hors de vue, ils sont contents d'avoir ébloui la multitude et de s'être montrés. Véritablement, de tels hommes retiennent le blé.

Que peuvent faire de leur éloquence les pauvres campagnards et domestiques assis dans les allées ? Que peuvent faire de leur grand discours étrange les ouvriers qui viennent entendre quelque chose qui puisse leur faire du bien ? Les termes de la théologie, les phrases de l'art, les définitions de la philosophie, le jargon de la science, sont une langue inconnue au jeune laboureur pieux ou au boutiquier priant. « Hélas ! » dit-il, « cela ne vient pas jusqu'à moi — je ne peux l'atteindre ». Peut-être, dans leur ignorance, certains pensent-ils que ces grands volants sont des hommes très instruits, mais en réalité ils en sont loin ; car la simplicité de langage est un meilleur signe de science que des mots retentissants et des phrases enflammées.

Ô chers amis, lorsque nous prêchons l'Évangile clairement, je suis sûr que nous avons notre récompense ! Lorsque nous prêchons dans quelque chapelle de village ou depuis un chariot dans un champ, c'est un grand plaisir de regarder les visages des hommes en blouses et des femmes en robes imprimées, lorsqu'ils saisissent ou sentent la force d'une vérité inspirée ; le langage simple gagne leur bénédiction. Mais se tenir debout et parler au-dessus des têtes du peuple — qu'est-ce donc sinon avoir le blé et le retenir à ceux qui en ont besoin ?

La simplicité est le style autorisé du vrai ministère de l'Évangile. « Ayant donc cette espérance, nous usons d'une grande liberté » (2 Co 3.12). Le peuple ordinaire entendit le Maître volontiers (Mc 12.37), ce qu'il n'aurait pas fait s'il avait parlé en langage élevé. Whitfield, le prince des prédicateurs, le fut principalement à cause du langage du marché qu'il utilisait.

Que tous ceux d'entre nous qui ont le pain de vie s'efforcent d'être très simples. Vous qui écrivez des traités ou prêchez dans la rue, ou vous qui enseignez les enfants, rompez les grandes tranches de vérité en petits morceaux, et cassez les coquilles des noix dures. Ôtez la croûte pour les petits, et retirez les noyaux du fruit. Prenez garde, de peur qu'en cherchant un excès de raffinement vous ne reteniez le blé et ne gagniez la malédiction du peuple.

2. Mais en second lieu, nous pouvons tomber dans ce péché en retenant les vérités les plus importantes et vitales de la Révélation, et en donnant de l'importance à d'autres choses qui ne sont que secondaires. Mes frères, si je devais me tenir en cette chaire et

pendant les prochains mois vous parler de préceptes moraux, de l'excellence de la vertu ou de la faute du vice ; si vous pouviez sortir de ce lieu et dire, fois après fois, « Nous n'entendons rien de Jésus-Christ ; nous ne savons pas s'il existe un Saint-Esprit » — si j'étais doué de tant d'habileté — si tels étaient mes sujets, aussi ardemment que je les presserais, je serais coupable de retenir le blé, la vraie nourriture des âmes.

La moralité n'apporte aucune nourriture aux âmes affamées, bien qu'elle soit bonne en sa place. Les dissuasions du vice ne sont pas le pain du ciel, bien qu'elles soient bonnes en leur genre. Nous avons besoin que les grandes doctrines de la grâce soient mises en avant, car la Parole de Dieu est l'épée de l'Esprit (Ép 6.17), et c'est en prêchant la vérité comme elle est en Jésus que les âmes sont gagnées pour lui.

Je m'afflige de penser combien certains prédicateurs sont indistincts sur les doctrines de la grâce : ils n'osent pas dire « Élection », ou s'ils le font, ils tremblent aussitôt et entourent leurs paroles de boucliers si énormes que la pauvre vérité est écrasée dessous. Quant à la persévérance finale, l'appel efficace, la rédemption particulière, ou toute autre de ces grandes vérités où se trouvent la graisse, la saveur et la moelle de l'Évangile, vous pouvez écouter certains d'entre eux du début janvier jusqu'à la fin décembre sans entendre un mot. Cela ne va pas : c'est enlever l'épine dorsale de l'homme spirituel ; c'est arracher les entrailles de l'Évangile ; c'est donner au peuple des balles pour du blé, de la paille et du chaume au lieu du grain.

Par-dessus tout, ce ministère est une abomination qui relègue Jésus-Christ à l'arrière-plan. Mes frères et sœurs, nous ne devons pas seulement entendre quelque chose sur Jésus-Christ, mais notre prédication doit être principalement sur Lui. Il doit en être la tête et le centre ; oui, permettez-moi de dire, en un sens, Il doit être tout ce que le prédicateur a à prêcher. Christ crucifié doit être le résumé général de son ministère (1 Co 2.2) ; et il doit pouvoir dire, lorsqu'il se retire et est appelé plus haut : « J'ai prêché Christ. De tout ce que j'ai dit, voici le somme : j'ai prêché mon Maître et ce que mon Maître m'a donné ».

Ô mes frères, quel ministère coupable est celui où le sang n'a aucune place — le ministère qui nie ou déprécie le sacrifice expiatoire du grand Rédempteur ! Dieu nous fasse miséricorde de ne pas avoir prêché cette vérité fondamentale aussi ardemment que nous aurions dû, mais nous pouvons toujours plaider devant lui que nous avons véritablement désiré le faire.

« Depuis que par la foi je vis le flot
Que ses blessures coulantes fournissent,
L'amour rédempteur a été mon thème,
Et le sera jusqu'à ce que je meure ».

À quoi sert un ministère qui n'est pas cela ? C'est retenir le blé, et dans l'éternité les perdus maudiront leur destructeur.

Mais ne parlons pas seulement des ministres : nous descendrons jusqu'à vous. Plusieurs parmi vous sont des enseignants d'école du dimanche : maintenant vous pouvez pécher de la même manière. Supposez qu'en tant qu'enseignant d'école du dimanche

vous soyez content de faire lire aux petits la leçon, satisfait de remplir une heure ou une heure et demie, et pensant avoir fait beaucoup en les maintenant tranquilles, et ainsi de suite. Ah! mon frère et sœur, c'est un travail très solennel. Vous avez entrepris d'enseigner ces jeunes immortels, et si vous êtes satisfaits de simplement les faire passer par la routine, prenez garde que lorsqu'ils grandiront ils ne viennent à vous maudire.

Je crains que beaucoup de discours d'école du dimanche n'aient aucun Évangile en eux. Je ne vois pas pourquoi le même Évangile ne devrait pas être prêché aux enfants qu'aux adultes. Je pense qu'il le doit. Se lever à l'école du dimanche et dire : « Maintenant, soyez de bons garçons et de bonnes filles et Dieu vous aimera », c'est dire des mensonges. Je sais que les enseignants de notre école sentent l'importance de délivrer la vérité comme elle est en Jésus aux enfants, et vous leur dites donc : « Vous êtes perdus et ruinés, et votre salut est en Jésus-Christ : regardez à Lui et vivez » (cf. Jn 3.14-16).

L'enseignant dont l'enseignement général n'est pas rempli de Christ sera appelé à un compte triste au jour où Christ viendra. Chers enseignants de l'école, quoi que vous ne sachiez pas, sachez votre Seigneur ; et quoi que vous ne puissiez faire entrer dans la tête des jeunes, faites-en une affaire de prière pour obtenir, par le Saint-Esprit, une connaissance de Christ et de son sang expiatoire dans leurs jeunes cœurs.

Il en est de même de nos amis bien-aimés qui dirigent des classes bibliques, ou qui enseignent en quelque manière le peuple. Vous ne devez pas, mes frères, vous éloigner de votre grand thème. Cela ne sert à rien d'aller vers le peuple les mains vides : nous devons leur donner du pain ; nous les trompons en leur offrant des pierres si nous leur parlons des histoires et des préceptes de l'Écriture et oublions la croix (Mt 7.9).

Que notre enseignement soit plein de grâce et de vérité ; délivrons notre âme de chaque doctrine trouvée dans l'Écriture, et soyons déterminés que si des hommes périssent, ce ne sera pas faute d'avoir connu le chemin du salut.

3. Nous pouvons retenir le pain de vie, chers amis, par un manque d'amour dans notre travail ; car le simple fait de raconter le plan du salut n'est d'aucun grand service ; Dieu peut le bénir, mais il ne le fait pas souvent. Ce que Dieu bénit pour sauver les pécheurs, c'est la vérité accompagnée de l'ardeur du prédicateur, l'angoisse aimante d'un cœur qui remue l'âme du messager.

À quoi puis-je dire ici ? car si je parle, je ne fais que me condamner. Pensez à la prédication de Baxter. Il prêcha pendant de nombreuses années, mais il disait qu'il n'entraît jamais en chaire sans que ses genoux ne s'entrechoquent ; et Martin Luther disait la même chose. Véritablement, c'est assez pour faire trembler n'importe quel homme lorsqu'il sent qu'il est la bouche de Dieu pour des âmes immortelles. « S'ils périssent et que tu ne les avertisses pas, leur sang je le redemanderai de ta main » (Éz 33.8).

Sûrement cela devrait donner un cœur fondant et des yeux ruisselants aux ministres de Dieu ! Mais, je dis, je me souviens avoir lu le ministère de Baxter — oh quelles supplications y avait-il ! L'homme semblait ne jamais vouloir quitter la chaire avant que ses auditeurs aient reçu la vérité ; il pleurait, soupirait et sanglotait, à moins qu'ils ne

viennent à Jésus-Christ. Vous savez comment il les suivait chez eux, les observait dans les rues de Kidderminster, et ne leur donnait aucun repos jusqu'à ce qu'ils pensent aux choses éternelles ; et il eut le privilège ainsi de rompre le pain de vie à des milliers, bien que son corps fût rempli de douleurs physiques comme son cœur d'anxiété sainte.

Ô que nous ayons l'esprit de Baxter pour aimer les âmes des hommes comme lui ! Nous sommes coupables de retenir le blé à moins que nous ne prêchions avec une âme compatissante, aimante, tendre, affectueuse, fervente, anxieuse.

Frères et sœurs, la plupart d'entre vous font quelque chose pour Jésus-Christ ; laissez-moi donc vous parler clairement. Si vous accomplissez votre tâche pour Dieu comme une simple formalité, si vraie que soit la vérité que vous dites et aussi soigneusement que vous la délivriez, néanmoins si la vérité n'est pas donnée avec une anxiété sacrée, avec ferveur, amour, affection, et surtout sans être accompagnée de prière, prenez garde qu'un jour vous ne receviez la malédiction de ceux à qui vous avez retenu le pain.

Comment aimeriez-vous, enseignants d'école du dimanche, voir un garçon de votre classe grandir et sombrer dans le péché ? Comment aimeriez-vous le rencontrer un jour sur son lit de mort, lorsque ses vices l'auront amené à sa fin, et l'entendre dire : « Ah ! enseignant, vous n'avez jamais été sérieux avec moi : vous m'avez dit la vérité, mais si froidement que je ne l'ai pas crue. Si j'avais vu une larme dans votre œil, je pense que j'en aurais eu une dans le mien. Si j'avais pensé que vous sentiez ce que vous me disiez, je crois que je l'aurais senti moi aussi ; mais vous vous êtes contenté de me garder tranquille et de tout dire comme si ce n'était pas grand-chose, et ainsi j'ai douté de tout, et du doute je suis devenu incrédule, et j'ai couru dans le péché, et me voici. Ô que vous eussiez pleuré sur moi comme tel enseignant l'a fait avec mon frère ! ».

Bien-aimés, cherchez à vous délivrer de tels regrets futurs. Il est grande consolation, lorsque vous entendez la cloche funèbre, de pouvoir dire : « Eh bien, j'ai fait tout ce que je pouvais pour cette âme, et qu'elle soit au ciel ou en enfer, ma conscience est nette ».

Vous ne pouvez pas sauver, mais Dieu, qui travaille par des moyens, peut se servir de vous comme instrument pour transmettre le salut ; ou au contraire, vous pouvez devenir instruments d'iniquité par lesquels Satan endurcira ces enfants jusqu'à leur ruine éternelle.

O travaillons pour Dieu de tout notre cœur. Que Dieu nous rende terriblement sérieux. La vie est sérieuse, la mort est sérieuse, le ciel est sérieux, l'enfer est sérieux, Christ est sérieux, Dieu est sérieux ; soyons donc revêtus de zèle comme d'un manteau (És 59.17), et allons servir le Seigneur de toute notre âme et force, comme son Saint-Esprit nous en rendra capables.

4. Quatrièmement, nous pouvons être coupables de retenir le blé en refusant de travailler avec zèle pour l'avancement du royaume de Christ et la conversion des pécheurs. Je crains que les Églises du passé n'aient pas été sans malédiction en raison de leur manque concernant les missions et l'évangélisation. Durant le pastorat de mon vénéré prédécesseur, le Dr. Gill, cette Église, au lieu de croître, diminua graduellement ; et

bien que son époque ait été honorée de nombreux hommes excellents, pourtant l'état de notre dénomination, et celui des presbytériens et indépendants en Angleterre, était déplorable.

Beaucoup d'Églises glissaient graduellement dans l'unitarisme, et le simple Évangile de Jésus-Christ était à peine prêché, ou lorsqu'il l'était, sans aucune puissance. Et je crois que la raison était que les Églises étaient contentes d'être édifiées elles-mêmes, mais n'avaient aucune compassion pour les multitudes périssantes autour et au loin.

Mais remarquez : dès le jour où Fuller, Carey, Sutcliffe et d'autres se réunirent pour envoyer des missionnaires en Inde, l'aube d'un réveil commença, qui n'est pas encore terminée ; car bien que l'état actuel des Églises soit mauvais, c'est merveilleusement meilleur qu'avant l'ère des missions.

Bien que nous ne soyons pas aussi zélés que nous devrions l'être, le zèle de la chrétienté est cent fois plus grand qu'alors ; et quant au travail pour gagner des âmes, les Églises sont comme un jardin du Seigneur comparé à ce qu'elles étaient. Je crois que le refus d'envoyer la Parole aux païens apporta un fléau sur les Églises, maintenant heureusement retiré.

Pourtant aujourd'hui encore, nous trouvons des professants toujours dans le doute. Ils ne dépassent jamais :

« C'est un point que je désire savoir ».

Là ils restent, et ne savent jamais s'ils sont sauvés. L'assurance pleine est un morceau tentant qu'ils n'ont pas encore goûté. Leurs yeux ne scintillent pas de joie céleste ; ils ne savent pas ce que c'est que de s'asseoir ensemble dans les lieux célestes en Christ (Ép 2.6). Leurs ravissements sont très rares, leurs joies très faibles.

Je vous dirai pourquoi : dans presque chaque cas, ces personnes ne font rien pour les âmes ; elles retiennent le blé et donc reçoivent cette malédiction — elles n'apprécient pas leur propre religion parce qu'elles ne veulent pas amener d'autres à y entrer.

Si vous mettez vos mains dans vos poches en disant : « Gloire à Dieu, je crois être élu, et ce qui arrive au reste de l'humanité ne me regarde pas », c'est un esprit anti-chrétien, contraire à toute la vie de Jésus-Christ.

Mais louange à celui qui dit : « Je bénis Dieu, je suis sauvé ; maintenant, que puis-je faire pour les autres ? ». Le matin, il prie : « Seigneur, aide-moi à dire un mot à une âme aujourd'hui ». Et il cherche son occasion. Il pleure pour ses enfants non convertis. Si sa femme est impie, c'est son fardeau quotidien. À l'Église, il prie que la Parole bénisse quelqu'un. Après le culte, il parle aux perdus.

Ce sont là les chrétiens sérieux ; et en règle générale, bien qu'ils portent les peines d'autres âmes, ils n'ont pas beaucoup de douleur pour la leur. Ils arrosent les autres et ils sont arrosés aussi (Pr 11.25).

Mais certains parmi vous ne disent rien pour Christ. Vous êtes trop timides, ou trop indifférents. Oh, les occasions perdues ! Oh, les morts à qui vous auriez pu parler ! Ils meurent, et vous avez la médecine, mais vous ne la donnez pas. Que Dieu vous délivre de la malédiction de ceux qui retiennent le blé.

Enfin, certains sont coupables de retenir le blé parce que, bien qu'ils ne parlent pas eux-mêmes pour Christ, ils n'aident pas ceux qui le peuvent. Aucun chrétien ne devrait dormir tranquille s'il a des richesses inutiles non consacrées à Dieu. Si un chrétien peut dire : « J'ai de l'argent dont je n'ai pas besoin, et qui serait utile pour l'œuvre de Dieu » — doit-il le retenir du Seigneur Jésus ? Si tant de missionnaires pourraient partir demain si vous signiez un chèque — pourquoi ne pas le faire ?

Je ne comprends pas comment un homme peut aimer Dieu tout en vivant seulement pour accumuler des richesses. Cela semble incompatible avec la piété réelle.

« Si tout le royaume de la nature était à moi,
Il serait un présent bien trop petit ;
Un amour si étonnant, si divin,
Exige mon âme, ma vie, mon tout ».

Oh, cette ville immense, manquant de prédicateurs et d'Évangile — et pour le peuple de Dieu d'entasser des coffres pleins ! Si je fais cela, je m'amasse une colère pour le jour de colère (Ro 2.5).

Aidons ceux qui peuvent prêcher si nous ne pouvons pas. Des douzaines de jeunes hommes désirent entrer au Collège ; vous pouvez les aider à aller prêcher si vous ne pouvez prêcher vous-même.

2. La bénédiction de ceux qui rompent le pain de vie

Je suis heureux de passer au second sujet pour une minute ou deux. Je dois parler de la bénédiction que possèdent ceux qui rompent le pain de vie.

La décrire est totalement au-delà de mon pouvoir. Vous devez la connaître, la goûter et la sentir, bien-aimés. Il y a beaucoup de bénédictions dans le fait de faire du bien aux autres. Dieu est un bon payeur ; il paie ses serviteurs pendant qu'ils travaillent aussi bien qu'après qu'ils ont achevé leur œuvre ; et l'un de ses paiements est celui-ci : une conscience paisible.

Si vous avez parlé fidèlement ne serait-ce qu'à une seule personne, lorsque vous allez au lit le soir, vous vous sentez heureux en pensant : « J'ai aujourd'hui déchargé ma conscience du sang de cet homme » (Ac 20.26). Vous ne savez pas combien une soirée de sabbat est délicieuse pour certains d'entre nous lorsque Dieu nous a aidés à être fidèles ; combien il est doux de sentir : « J'ai fait beaucoup de fautes, montré beaucoup d'infirmités de la chair, et ainsi de suite, mais j'ai prêché l'Évangile, et je l'ai prêché de tout mon cœur du mieux que je pouvais ».

On sent un fardeau ôté de son dos, et il y a une joie et une satisfaction inconnues de ceux qui restent chez eux à ne rien faire. Vous, dans votre classe à l'école du dimanche, je sais que vous sentez, lorsque le dimanche est terminé — bien que ce soit un jour très dur pour certains d'entre vous après les six jours de labeur — vous sentez : « Je rends grâce à Dieu de ne pas avoir passé cet après-midi à me prélasser à la maison, mais j'ai parlé un mot pour Jésus ». Vous trouverez une telle paix d'esprit que vous ne voudriez pas l'échanger pour tout le monde.

Ensuite, il y a un grand réconfort dans le fait de faire quelque chose pour Jésus. Regardez son visage — que ne feriez-vous pas pour lui ? Lorsque vous avez été convertis, n'avez-vous pas pensé que vous pouviez faire dix mille choses pour Jésus ? Dès que votre fardeau a été ôté de votre dos et vos péchés pardonnés, combien vous avez senti que vous pouviez le suivre à travers les flots et les flammes !

Avez-vous vécu selon vos résolutions, frères ? Avez-vous maintenu vos propres idées du devoir chrétien ? Je ne suppose pas qu'aucun de nous puisse dire que nous l'avons fait. Néanmoins, ce peu que nous avons fait a été un délice inexprimable, lorsque nous avons senti que nous couronnions sa tête et jetions des palmes sur son chemin.

Oh ! quel bonheur de placer des bijoux dans sa couronne et de lui donner à voir le fruit du travail de son âme (És 53.11) ! Bien-aimés, il y a une très grande récompense à observer les premiers bourgeons de conviction dans une jeune âme ! Dire de cette fille dans la classe : « Elle semble si tendre de cœur, j'espère vraiment qu'il y a l'œuvre du Seigneur là ». Aller à la maison et prier pour ce garçon qui a dit quelque chose l'après-midi qui vous fait penser qu'il doit savoir quelque chose de plus qu'il ne semble savoir !

Oh, la joie de l'espérance ! Mais quant à la joie du succès — elle est inexprimable. Je me rappelle la première âme que Dieu m'a jamais donnée — elle est au ciel maintenant — mais je me souviens quand mon bon diacre m'a dit : « Dieu a mis son sceau sur votre ministère dans cet endroit, monsieur ».

Oh, si quelqu'un m'avait dit : « Quelqu'un t'a légué vingt mille livres », je n'aurais pas donné un claquement de doigts pour cela comparé à la joie que j'ai ressentie lorsque j'ai entendu que Dieu avait mis son sceau sur mon ministère. « Qui est-ce ? » demandai-je. « Eh bien, c'est la femme d'un pauvre ouvrier ! Elle est rentrée le cœur brisé par le sermon il y a deux ou trois dimanches, et elle a été en grand trouble d'âme, mais elle a trouvé la paix, et elle dit qu'elle désirerait vous parler ».

Je me sentis comme le garçon qui a gagné sa première guinée, comme un plongeur qui est descendu dans les profondeurs de la mer et a rapporté une perle rare — j'estime chacun de ceux que Dieu m'a donnés, mais j'estime cette femme le plus. Depuis, mon Dieu m'a donné plusieurs milliers d'âmes qui professent avoir trouvé le Sauveur en entendant ou lisant des paroles sorties de mes lèvres.

Eh bien, cette joie, bien qu'accablante, est un genre de joie affamée — vous en voulez da-

vantage ; car plus vous avez d'enfants spirituels, plus votre âme désire les voir multipliés.

Laissez-moi vous dire que gagner des âmes est la chose la plus heureuse dans ce monde, et avec chaque âme que vous amenez à Jésus-Christ, vous semblez obtenir un nouveau ciel ici-bas.

Mais quelle sera la joie de gagner des âmes lorsque nous serons là-haut ! Quel bonheur pour le ministre chrétien d'être salué à son entrée au ciel par beaucoup d'enfants spirituels ! Ils l'appelleront « Père », car bien qu'ils ne soient ni mariés ni donnés en mariage, bien que les relations naturelles soient terminées, pourtant les relations spirituelles durent pour toujours.

Oh ! comme cette phrase est douce : « Entre dans la joie de ton Maître » (Mt 25.21). Savez-vous quelle est la joie de Christ pour un pécheur sauvé ? Vous ne pouvez l'imaginer. Vous auriez besoin de connaître les douleurs qu'il a souffertes pour sauver ce pécheur. Oh, les joies qu'il doit ressentir lorsqu'il voit ce pécheur sauvé comme résultat de ses souffrances ; c'est cette même joie que vous et moi posséderons au ciel : « Entre dans la joie de ton Maître ».

Oui, lorsqu'il s'assied sur le trône, vous vous assiérez avec lui (2 Ti 2.12). Lorsque le ciel retentira de « Bien fait, bien fait », vous participerez à la récompense ; vous avez travaillé avec lui, vous avez souffert avec lui, maintenant vous régnerez avec lui ; vous avez semé avec lui, vous récolterez avec lui ; vous avez été méprisé avec lui, vous serez honoré avec lui ; votre visage fut couvert de sueur comme le sien, et votre âme attristée pour les péchés des hommes comme la sienne — maintenant votre visage sera brillant de la splendeur du ciel comme son visage, et votre âme sera remplie de joies béatifiques comme la sienne.

Celui qui rompt le pain, des bénédictions seront sur sa tête.

3. Ouvrir le grenier du pain de vie

Maintenant je dois moi-même ouvrir le grenier pour une minute.

Pécheurs affamés, désirant un Sauveur, nous ne pouvons pas vous retenir le pain. Vous ne viendrez peut-être jamais entendre l'Évangile encore une fois ; nous ouvrirons donc le grenier très largement. Christ Jésus, le Fils de Dieu, devint homme pour sauver des hommes, et puisque la colère de Dieu était due au péché, Christ prit le péché de tous ceux qui ont jamais cru ou qui croiront jamais en lui, et, prenant tous leurs péchés, il fut puni à leur place, de sorte que Dieu peut maintenant justement pardonner le péché parce que Christ fut puni à la place des pécheurs et souffrit la colère divine pour eux. Maintenant voici la voie du salut : que tu confies ton âme à ce Fils de Dieu et, si tu fais cela, alors sache que tes péchés sont maintenant pardonnés et que tu es sauvé. Concernant ce salut, écoute seulement ces quelques mots.

C'est un salut satisfaisant. Voici tout ce dont tu peux avoir besoin. Ta conscience sera

en repos pour toujours si tu crois en Jésus : tes plus grands péchés ne te troubleront plus, tes plus noires iniquités ne te hanteront plus. Croyant en Jésus, tout péché que tu as de pensée, de parole et d'action sera jeté dans les profondeurs de la mer et ne sera jamais plus mentionné contre toi à jamais (Mi 7.19).

C'est aussi un salut tout-suffisant. Peu importe combien grands tes péchés, le sang de Christ peut tout enlever. Peu importe combien profondes tes nécessités, Christ peut les pourvoir. Tu ne peux pas être un pécheur aussi grand qu'il est un Sauveur. Tu peux être le pire pécheur hors de l'enfer, mais tu n'es pas trop grand pour qu'il t'enlève ; il peut porter des pécheurs « éléphantiques » sur ses épaules, et porter des montagnes gigantesques de culpabilité sur sa tête dans le désert de l'oubli. Il en a assez pour toi, quelle que soit la profondeur de ton besoin.

C'est de plus un salut complet. La miséricorde souveraine ne se tient pas sur la montagne pour crier vers toi : « Monte ici et je te sauverai ». La miséricorde éternelle descend la vallée vers toi juste où tu es, et rencontre ton cas tel qu'il est, et ne te laisse jamais jusqu'à ce qu'elle t'ait rendu « capable d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière » (Col 1.12). Christ ne veut pas que tu paies un talent sur cent et promette de payer pour toi les quatre-vingt-dix-neuf autres. Il acquittera toutes tes dettes de péché. Tout ce dont tu as besoin pour te conduire au ciel est pourvu en Jésus.

C'est un salut présent — un salut qui, s'il vient à toi, te sauvera maintenant. Tu seras un enfant de Dieu cette même heure, et avant que cette horloge ne sonne encore, tu te réjouiras dans la paix que l'Esprit de Dieu te donne si tu crois en lui.

C'est un salut disponible, librement présenté à toi en Christ Jésus. Souviens-toi du texte d'il y a deux ou trois dimanches : « Que celui qui veut prenne de l'eau de la vie, gratuitement » (Ap 22.17). Jésus ne rejette aucun de ceux qui viennent à lui (Jn 6.37). Oh, que tu puisses être conduit à venir ce matin.

Ainsi j'ai essayé d'éviter le péché de retenir le blé ; et si quelqu'un dans cette maison de prière en a été coupable, je vous prie, évitez la malédiction du peuple, et cherchez la bénédiction du Dieu Très-Haut en vous efforçant aujourd'hui de répandre partout le pain de vie. Allez et travaillez pour Dieu partout où vous en avez l'occasion, et aidez-nous dans nos prières et efforts pour envoyer encore des ouvriers dans la moisson, car « la moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers » (Mt 9.37). Amen.